

Claudine Beaussier

Effets de la parole chez les sujets autistes *

L'objet de mon exposé va concerner la très grande difficulté à s'introduire comme Autre auprès des enfants autistes.

Colette Soler, dans son texte pour la préparation de la Journée européenne d'École 2017, « Le savoir du psychanalyste et son savoir-faire », écrit : « Il n'y a pas d'autres voies d'accès au réel du parlant, que celles qui passent par le langage. »

La difficulté tient au refus de l'autiste de se faire l'objet de l'Autre. L'autiste annule l'Autre, trop réel, toujours menaçant. La menace d'être englouti, néantisé dans le monde qui l'environne, est omniprésente. Elle concerne indifféremment l'espace, les objets et les personnes. La stratégie des autistes est de se maintenir dans une homéostasie et de faire barrière à toute menace de rupture de celle-ci. Pour cela ils s'efforcent d'être dans *du même, de l'identique, de la continuité*. C'est ce que Kanner dans sa description de l'autisme avait nommé *sameness*. Cette stratégie de protection en fait des enfants tyranniques pour leur entourage à cause d'une exigence dans la ritualisation du déroulement de la journée, mais aussi de par l'exigence que les mots, les phrases prononcés par l'entourage soient toujours identiques. Faute de quoi ils deviennent la proie d'une jouissance dévastatrice, néantisante, que rien ne vient border.

Le traitement doit viser à écorner cette jouissance pour permettre au sujet d'entrer dans la parole, là où il n'y a pas de bord, pas d'écart, là où tout est en continuité et où la jouissance mortelle est sans limite.

Lacan nous a donné quelques balises pour nous orienter. Dans *Les Formations de l'inconscient*, il pose qu'il n'y a pas de sujet s'il n'y a pas de signifiant qui le fonde et qu'il n'y a pas de sujet sans savoir (le savoir en tant que savoir inconscient).

En 1958, il fait dépendre la condition du sujet de ce qui se déroule dans l'Autre. Le sujet est dans l'écart entre deux signifiants S1, S2. L'absence d'écart entre deux signifiants est à ce moment de l'enseignement de Lacan

rapportée à la structure psychotique sous le concept d'*holophrase*. C'était avant qu'il n'introduise la jouissance du signifiant et la fonction de la lettre. Il dégage alors un effet sur le statut du sujet de la fonction de la lettre dans la structure du langage. Il pose la différence entre la lettre et le signifiant, le signifiant étant du côté du symbolique et la lettre du côté du réel. La lettre est seconde par rapport au signifiant comme conséquence du langage.

Dans le séminaire *R.S.I.*, Lacan avance que c'est du serrage du nœud que le sujet se conditionne ; cela implique que les ronds du réel, de l'imaginaire et du symbolique ne soient pas confondus.

Graciela Prieto, dans un article paru dans la *Revue du champ lacanien*, *Les Pères au XXI^e siècle*, rapportait ceci : « La rigidité autistique répondrait à un pseudo-nœud borroméen [...] où le ratage dans le nœud primitif peut donner lieu à un pliage qui fait semblant de faire nœud à trois dont le déploiement donnera pour résultat un seul rond, rond qui n'enferme qu'un vide [...]. Tout ce qui vient faire irruption dans cet équilibre instable défait le pliage et fait tomber le sujet dans le gouffre d'une jouissance infinie ¹ [...]. »

J'ai retenu ces quelques références à propos du statut du sujet non autiste pour tenter de cerner le point qui nous occupe avec les autistes : la non-inscription de ce qui fait écart, séparation ou bord. Chez l'autiste, pas de logique signifiante qui structure le monde, l'espace, le temps, pas de signification donnée au cri pour qu'il devienne appel, pas de chute de l'objet *a*, pas de corps troué, pas de symbolique qui permet l'amarrage du sujet.

À partir de ces quelques éléments sur la structure, je propose de vous exposer le travail avec un enfant autiste de 3 ans et de vous montrer comment on peut s'introduire auprès d'un autiste sans qu'il soit menacé, en maniant le langage, en utilisant des énoncés qui ménagent dans le concret un écart sous le mode d'un effet sujet, tout en s'accompagnant d'une bienveillance à l'égard de ses rituels.

Je l'appellerai Adrien. Je rencontre Adrien à la suite de la dégradation de son comportement : il est la proie d'une agitation incessante, il est inaccessible à la parole, il est dans une totale opposition, faisant crise sur crise, il ne parvient plus à trouver le sommeil. Il est dans un moment où tout son être est la proie d'un déchaînement, emporté dans un tourbillon dévastateur au moindre signe de la présence trop réelle de l'Autre, ce que les parents décrivent comme des crises. La pédiatre que les parents, dans un total désarroi, ont consultée leur conseille de venir me voir, les assurant que j'étais « bonne » ! Cela m'aidera par la suite. Les parents m'informent qu'Adrien est dans cet état depuis sa rentrée en maternelle, qu'il vient de faire.

Lorsque je vais chercher Adrien et ses parents dans la salle d'attente, tout est calme. L'enfant est en train de replacer une à une les briques de Lego dans la caisse de jeux. Les parents se lèvent et lui demandent de se dépêcher. Adrien ne bronche pas et continue imperturbable à remettre les Lego ; les parents sont gênés de me faire attendre. Adrien ne me regarde pas, il se tient la tête penchée en avant, ses cheveux longs tombent devant son visage. Je tente en m'adressant aux parents : « C'est important de remettre les Lego bien à leur place, on a le temps. » Je n'avais encore jamais vu cet enfant, mais son comportement m'a tout de suite alertée et fait envisager qu'il pouvait s'agir d'un enfant autiste.

Je prends donc le parti de lui faire entendre que j'ai compris que c'est important pour lui. En effet, Adrien lève la tête, me regarde droit dans les yeux. Puis reprend son rangement. Je fais un signe aux parents pour qu'ils ne s'inquiètent pas. Et on attend qu'Adrien ait fini. Il se lève alors posément et se dirige sans un mot dans mon bureau. Les parents sont stupéfaits. Il va s'asseoir bien sagement entre ses deux parents. Mais il ne tiendra pas longtemps. C'est un petit garçon de 3 ans aux cheveux longs et bouclés qu'il agite en permanence. Il est rouge et essoufflé comme s'il venait de courir un marathon, il évite le regard. Il va commencer à faire des allées et venues pendant que ses parents me parlent. Mais la tension monte, les parents redoutent une crise. Il n'y a personne dans la salle d'attente. J'interviens : « C'est difficile de rester dans ce bureau, on peut ouvrir la porte, Adrien peut aller dans la salle d'attente. » Adrien ira dans la salle d'attente et viendra se placer dans l'axe de la porte. Il se retrouve alors face à moi et de nouveau me regarde droit dans les yeux. Nous continuerons tranquillement la consultation ; il fera des allées et venues entre le bureau et la salle d'attente, s'arrêtant par moments fixement comme s'il venait écouter ce que je dis à ses parents. Il trouvera les portes coulissantes du placard qu'il va manipuler un long moment. Il y entrera, s'y enfermera puis en sortira, répétant cela indéfiniment, puis manipulera les interrupteurs.

Longtemps cet enfant a été facile, joyeux même, faisant cependant par moments des colères – mais quel enfant ne fait pas de colères ? La mère signale qu'avec les premières tentatives de mise en garderie, il est devenu plus opposant et les colères beaucoup plus fréquentes, mais cela n'avait rien à voir avec l'état dans lequel il se trouve alors. Et puis c'est son premier enfant... elle ne savait pas ce qui était normal ou pas.

Les parents mettent en rapport l'apparition de cet état avec la décision du père de mettre fin au laisser-faire qui a été de règle, à savoir le laisser faire ce qu'il veut quand il veut. C'était une façon de ne pas déranger

son homéostasie. Le père était inquiet avec la rentrée scolaire de son fils. Il fallait « casser les rituels », sinon il n'allait jamais supporter l'école. À propos des rituels, ils rapportent un exemple de ce qu'il peut leur imposer : un matin ils se sont levés avant lui, ce qui n'était pas habituel. D'habitude il se réveille le premier, il va retrouver ses parents dans leur lit, puis toute la famille va prendre son petit déjeuner. Adrien a refusé de prendre son petit déjeuner et a fait une crise, il a fallu que ses parents se recouchent et que la séquence se déroule comme d'habitude. Il a pu alors prendre son petit déjeuner.

Je donne quelques grandes lignes sur son développement. Adrien est un enfant qui a été très désiré. Les parents précisent qu'ils avaient le désir de fonder une famille normale, contrairement à leurs propres familles. À sa naissance, la sage-femme a parlé d'un bébé ayant du caractère. Sa mère l'a allaité jusqu'à l'âge de 2 ans. Il était allaité à la demande. De toute façon elle n'avait pas le choix car dès qu'il avait faim il hurlait, il se mettait même en rage, précise-t-elle. Il dormait bien la nuit, mais ne dormait pas le jour. Dès qu'il a marché, il a commencé à s'opposer. Il faisait des crises où il se roulait par terre. Il se calmait quand sa mère se fâchait très fort.

Revenons à la consultation. Dans l'analyse de ce qu'il s'est passé, je retiens que cet enfant est sensible à ce qu'on lui dit quand on fait attention au contenu de ce qu'on lui adresse et à la façon dont on lui formule les énoncés.

Dans son séminaire *Les Écrits techniques de Freud*, Lacan rapporte la description faite par « un certain Karl Bülher, auteur d'une théorie du langage ». Celui-ci décrit les différents niveaux d'un énoncé, je le cite : « C'est à ce niveau de l'énoncé qu'il faut placer tout ce qui concerne la nature du sujet [...] dans son style et jusque dans ses intonations². » Face aux autistes nous sommes à nu. Si nous leur adressons le moindre signe d'une présence réelle de l'Autre, il n'y a aucune chance qu'ils nous constituent comme adresse.

À la fin de la consultation, pour apaiser la situation, je propose aux parents de reprendre dans un premier temps les rituels ; ensuite, dans les situations où on ne peut pas laisser l'enfant faire ce qu'il veut, de lui donner le choix entre deux énoncés neutres. Je m'explique : dans la proposition du choix entre deux énoncés, on introduit dans le concret du langage cet écart, on dégage un espace pour un effet sujet, là où il peut se loger. Pour cela je demande aux parents ce à quoi l'enfant tient particulièrement. Pour les autistes, très souvent, ce sont les dessins animés. Donc, par exemple, devant l'opposition à mettre ses chaussures, le mettre devant le choix à faire entre

« on met ses chaussures et on regarde un dessin animé » ou bien « on ne met pas ses chaussures et on ne regarde pas un dessin animé ».

On n'est pas dans du chantage, où l'Autre reste le maître du jeu, avec toute la dimension surmoïque de celui qui impose à l'autre, qui écrase l'autre. Cette proposition a pour effet que l'Autre, avec sa dimension surmoïque, s'efface pour laisser la place à un sujet d'un choix. Cela peut aussi ne pas avoir de rapport avec l'objet sollicité : par exemple, lors de la deuxième consultation, quelqu'un est arrivé un peu en avance dans la salle d'attente. Je ne pouvais pas laisser la porte ouverte ; il allait falloir empêcher Adrien de sortir, mission impossible sous peine de déclencher une crise. Je lui propose alors deux énoncés : « On reste dans le bureau et on fait un dessin, ou bien on reste dans le bureau et on joue ? » Tranquillement il s'est dirigé vers les jouets, à la grande stupéfaction de ses parents.

Les parents ont appliqué à la lettre mes conseils, non convaincus par mes explications mais s'appuyant sur ce que leur avait dit la pédiatre, et la semaine s'est mieux passée.

Pendant plusieurs rencontres, la mère est venue pour parler de tout ce qui avait été difficile dans la semaine et Adrien a commencé à investir mon bureau et ses objets. Progressivement, il n'a plus eu besoin de sortir dans la salle d'attente. Pendant que sa mère me parlait, il venait faire rouler une petite voiture sur mon bureau. Cette petite voiture roulait sur tout, sur le bureau mais aussi sur mon agenda, sur ma main, sur mon bras ; il m'adressait alors un regard appuyé mais n'y trouvait que de l'indifférence, bref le travail allait commencer. Un jour sa mère avait épuisé ce qu'elle avait à me dire et restait silencieuse ; Adrien lui dit de continuer de me parler de ses bêtises. En fait j'ai constaté que les enfants autistes sont sensibles aux interprétations que je donne aux parents de ce qu'il se passe pour eux ; cela n'est pas sans incidence sur le transfert.

Je ne vais pas développer le travail avec Adrien, ce serait un autre exposé, je vais seulement évoquer les grandes lignes et quelques interventions de ma part.

À partir du moment où le travail a commencé avec Adrien, j'ai proposé à sa mère de ménager à chaque séance un temps où il vient seul dans le bureau, associé à un temps pour elle. Au début, il tenait à ce que la porte du bureau reste grande ouverte puis, progressivement, de lui-même, il en a réduit l'ouverture jusqu'à la fermer complètement.

Le travail a tourné autour de trois axes : la petite voiture et la structuration de l'espace, les scénarios concernant l'oralité autour de jeux de dinette, et le dessin.

Les séances commençaient toujours avec cette petite voiture qu'il faisait rouler à toute allure, comme je l'ai déjà évoqué, sur le bureau, sur mon agenda, puis sur ma main, puis sur mon bras, puis sur mon épaule. Bon ! J'allais devoir lui dire quelque chose ! Sa mère, l'ayant vu faire, me dit qu'il fait pareil avec eux et que ça les agace beaucoup. C'est donc bien ce qu'il questionnait dès le début, il venait chercher mon agacement, une façon de se loger auprès de l'Autre mais dans une modalité de jouissance. J'interviens sur le mode : « Ah ! mais elle est perdue, cette petite voiture, on ne lui a pas appris son chemin, on ne lui a pas expliqué où était son chemin ? Elle roule n'importe où ! » Il ira alors chercher sur-le-champ dans la boîte de jeux les petits éléments d'une barrière et, avec beaucoup d'application, il la construira. Il la fermera et fera rouler la voiture autour de ce rond. Alors qu'il était arrivé dans un état d'excitation et d'agitation, il est très calme quand il quitte le bureau pour retrouver sa mère.

Dans les séances qui vont suivre, mon bureau deviendra un chantier où vont se construire des routes et des ponts avec des crayons. Parallèlement, quand je comprendrai mieux ce qu'il dit, je constaterai qu'il fait des associations avec les endroits où il a pu aller.

Le deuxième axe de travail est l'oralité. La pulsion orale est débridée, il engouffre et me lance des injonctions. Il me donne trois assiettes et trois verres, à peine un repas est-il fini qu'on recommence. Il commente, répétant sûrement les phrases que sa mère prononce.

Un jour il ferme complètement la porte, mais, au moment du jeu de dinette, il veut apporter du « socola » à sa mère et donc veut quitter le bureau. Sans hésiter je lui dis non, en lui expliquant qu'il avait décidé aujourd'hui de fermer la porte, donc désormais qu'il ouvrira la porte quand la séance sera terminée. Il accepte sans problème et va faire un dessin. Pour la première fois il entourera d'un trait les traces qu'il avait l'habitude de déposer. Et à partir de là apparaîtront les premières lettres, celles de son prénom.

Son entrée dans le bureau à chaque nouvelle séance est toujours impressionnante. C'est comme s'il était foudroyé. Il entre en trombe et se jette au sol les bras en croix, restant dans une immobilité totale. Puis il reprend ses rituels, la construction des routes, la dinette, le dessin. Puis apparaîtra sa préoccupation autour du feu et des sirènes de pompiers, après un exercice de sécurité à l'école. Sa mère l'avait récupéré dans un état de panique et il avait mis beaucoup de temps à se calmer. Il mettra en scène cette situation très bruyamment, faisant le bruit de la sirène. Il parlera de ce qui lui fait « hyper peur, un truc très méchant » et le dessinera ; il

dessinera un animal avec quatre pattes, des lunettes et des dents et il dira : « C'est un tigre, non c'est un loup encore plus pire ! Les yeux y sont bleus ! » Il fait un œil bleu et un œil marron et dit : « Il est bizarre ! » Je demande alors : « Qui a les yeux bleus ? » Lui : « Moi ! » et en suivant « Et toi, ils sont quelle couleur tes yeux ? » Il vient voir la couleur de mes yeux et s'exclame : « Ah ! Ils sont marron ! » Il semble un peu déçu. Mais il se rassure ensuite en disant qu'il a deux copains qui ont les yeux bleus.

J'observerai qu'il sait lire l'heure, qu'il sait compter ; son vocabulaire s'enrichit, bien qu'il déforme encore les mots. Il connaît le nom de tous les légumes même ceux qui sont rares. Il me demande où j'habite, si j'ai un papa. Il fait un dessin, il met de jolies couleurs et me dit : « C'est pour que tu l'affiches chez toi. »

Après un an de travail il est apaisé. La mère trouve que dans le quotidien il n'y a plus de problème. Quand une situation est difficile, là où il faisait une crise, maintenant il est affecté et pleure. À l'école il ne bronche pas. Dans la cour il suit les autres, mais n'a pas de copain ; un jour il s'est fait taper par un enfant.

Même si la situation a bien changé, Adrien reste un enfant différent des autres enfants. Les parents souhaitent essayer d'autres techniques. Le travail devra s'interrompre là.

Mots-clés : autisme, transfert, effet sujet, Autre, jouissance.

*↑ Intervention lors de la Journée d'étude(s), RIP, « Des autistes, des institutions, des psychanalystes et quelques autres... », pôle Aude-Roussillon, à Narbonne le 8 octobre 2016.

1.↑ G. Prieto, « Comme le chant monocorde de Gusle, quelques réflexions sur l'autisme », *Revue du champ lacanien*, n° 15, *Les pères au XXI^e siècle*, mai 2014, p. 166.

2.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 99.